



LEUR ÉCOLOGIE ET LA NÔTRE

André
Gorz

Anthologie d'écologie politique



LEUR ÉCOLOGIE ET LA NÔTRE

Du même auteur

Les Chemins du paradis
L'agonie du capital
Galilée, 1983

Métamorphoses du travail
Critique de la raison économique
Gallimard, 2004

Le Traître
suivi de Le Vieillessement
Gallimard, 2005

Lettre à D.
Histoire d'un amour
Galilée, 2006 et « Folio », 2018

Écologica
Galilée, 2008

Bâtir la civilisation du temps libéré
Les Liens qui libèrent / Le Monde diplomatique, 2013

Le Fil rouge de l'écologie
Entretiens inédits en français
EHESS, 2015

Éloge du suffisant
PUF, 2019

Penser l'avenir
Entretien avec François Noudelmann
La Découverte, 2019

André Gorz

LEUR ÉCOLOGIE ET LA NÔTRE

Anthologie d'écologie politique

Textes introduits et présentés
par Françoise Gollain et Willy Gianinazzi

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

- © Éditions Galilée pour les extraits issus des livres suivants :
Critique du capitalisme quotidien, 1973 ;
Écologie et politique, 1975 ; *Écologie et liberté*, 1977 ;
L'Immatériel, 2003 et *Misères du présent, richesse du possible*, 1997
- © Éditions de l'EHESS pour l'extrait de *Le Fil rouge de l'écologie*, 2015
- © Revue *Les Temps modernes* pour l'extrait de « Pour une critique des forces productives. Réponse à Marc Rakovski », 1976
- © Éditions La Découverte pour l'article « Penser l'exode de la société du travail et de la marchandise », paru dans la revue *Mouvements*, 2007
- © Fonds André Gorz de l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine pour les textes provenant de l'IMEC

ISBN 978-2-02-145189-4

© Éditions du Seuil, avril 2020,
pour la composition du présent volume

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Autant vous faire à l'idée tout de suite : ce que nous appelons "la civilisation industrielle" ne passera pas le cap de ce siècle. Pendant une à deux décennies encore, elle vous procurera des jouissances douteuses et des privilèges qu'il faudra payer de plus en plus cher. Ensuite, il faudra que cela cesse : que cessent les voitures que l'on change tous les deux à cinq ans (et même les voitures individuelles tout court) ; que cessent les vêtements qui ne durent qu'une saison, les emballages plastiques ou métalliques que l'on jette, la viande quotidienne, la liberté d'engendrer et de concevoir. Plus vite cela cessera, mieux cela vaudra ; plus cela durera, plus l'effondrement de cette civilisation sera brutal et irréparable la catastrophe planétaire qu'elle prépare.

Vous pouvez hausser les épaules et arrêter là votre lecture. Si vous la continuez, souvenez-vous de ceci : d'autres civilisations se sont effondrées avant la nôtre, dans les guerres d'extermination, la barbarie, la famine et l'extinction de leurs peuples pour avoir consommé ce qui ne peut se reproduire et détruit ce qui ne se répare pas. »

Michel Bosquet,
« Les impasses de la croissance » (1972),
in *Critique du capitalisme quotidien*,
Paris, Galilée, 1973, p. 287

Introduction

« LEUR ÉCOLOGIE ET LA NÔTRE », UNE DISTINCTION TOUJOURS PERTINENTE

Contre une écologie marquée par le rejet de la conflictualité¹, celle qu’incarnait André Gorz tient pour indissociables la catastrophe écologique en cours et le développement du capitalisme ayant débouché sur notre civilisation thermo-industrielle mondialisée. Alors que l’impératif écologique a été un filon mineur de la pensée de gauche depuis le XIX^e siècle², Gorz s’est singularisé en puisant autant dans la tradition existentialiste que dans les textes humanistes de Marx les raisons qui mettent en cause la logique productiviste et accumulatrice. Cette double référence philosophique, Gorz l’a murie dès sa jeunesse à la sortie de la guerre et au contact de Jean-Paul Sartre, qui l’enrôla aux *Temps modernes* en 1960 – né en 1923 à Vienne, après avoir passé dix ans en Suisse à l’abri du nazisme (son père était juif), il avait rejoint Paris en 1949. Elle implique

1. Maxime Chédin, « La ZAD et le colibri : deux écologies irréconciliables », *Terrestres*, 2, novembre 2018.

2. Serge Audier, *L’Âge productiviste*, Paris, La Découverte, 2019.

une critique radicale des formes d'aliénation et de domination que ce soit sur la nature, par le travail salarié ou dans la satisfaction des besoins, et sous-tend l'esquisse d'un autre projet de société qu'il nommait « civilisée ».

La conscience de l'urgence écologique constitue l'autre volet de sa pensée. Gorz découvrit l'écologie au début des années 1970 lorsqu'il voyagea plusieurs fois aux États-Unis, lança son « J'accuse » dans *Le Nouvel Observateur* et, en pionnier, contribua largement à la populariser en tant que journaliste du magazine (sous le pseudonyme de Michel Bosquet). En 1972, année d'une première grande prise de conscience à l'échelle internationale des dégâts environnementaux qu'engendre l'opulence capitaliste, il avait réussi à convoquer, sous la houlette de l'hebdomadaire, une conférence réunissant Herbert Marcuse, Sicco Mansholt, Edgar Morin et Edward Goldsmith ; il fut le premier à parler, à cette occasion, de « décroissance³ ». Son souci premier restant l'émancipation et l'épanouissement humains, il bâtit sa vision écologiste contre toute forme d'écologie scientiste ou technocratique, écocentrée et antisociale, voire autoritaire – bref, en opposition à une écologie d'hétérodétermination des destinées humaines. Aussi plaça-t-il la recherche de l'autonomie individuelle et collective au cœur de son projet écologiste. Cette exigence d'autonomie, qui constitue la pierre angulaire de chacun des textes rassemblés ici, repose sur un

3. Voir ci-après, p. 217.

socle philosophique que nous nous attacherons à cerner, afin d'explicitier dans un second temps le sens particulier que revêtait pour lui l'écologie qu'il voulait d'emblée politique.

Les fondements philosophiques

Marier écologie systémique et existentialisme

André Gorz souscrivait à l'approche systémiste de l'écologie selon laquelle la nature est une entité vivante, assurant son autorégulation et son autorégénération par des mécanismes d'interaction – y compris l'antagonisme – entre une infinité de sous-systèmes. Dans son dernier ouvrage théorique, *L'Immatériel*, paru en 2003, il écrit que « seule l'écologie, au sens large, cherche à développer une science au service de l'épanouissement de la vie et d'un milieu de vie (*environment*) qui permet et stimule cet épanouissement » parce qu'elle procède d'« une approche holiste des systèmes complexes »⁴.

Il s'agit donc de penser le vivant dans sa complexité tel qu'il s'auto-organise, des unicellulaires à la biosphère, des sociétés aux écosystèmes, comme s'était appliqué à le faire Edgar Morin. Comme lui, Gorz s'intéressait à la théorie des systèmes capables d'autorégulation, qualifiée de seconde

4. André Gorz, *L'Immatériel. Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 2003, p. 112.

cybernétique, élaborée aux États-Unis et appliquée aux systèmes vivants.

La revue *Transversales. Science/Culture*⁵ que dirigeait en France Jacques Robin, ami de Gorz, était ouverte à cette cybernétique non réductrice et non mécaniste. Point essentiel : elle poursuivait un idéal d'intégration et d'unification des sciences naturelles et sociales. Tandis que d'autres approches systémiques, telles que les sciences du Système Terre, permettent d'interroger la centralité de l'être humain dans le cosmos, Gorz, fidèle à son engagement humaniste, privilégiait les théories systémiques qui, au contraire, autorisent la réintégration du sujet dans sa sensibilité, sa propension à l'autonomie, sa capacité éthique. Outre Morin, Jean-Pierre Dupuy, philosophe des sciences proche d'Ivan Illich, lui a fourni un appui pour fustiger la « passion haineuse de ceux qui prétendent démontrer l'inexistence du sujet⁶ ».

Gorz reconnaissait dans ces démarches les combats philosophiques, menés aussi bien par les penseurs de l'École de Francfort que par ceux de l'existentialisme phénoménologique, qui placent le sujet dans la *codétermination* avec ce qui

5. Laboratoire d'idées tablant sur une fécondation mutuelle des sciences et de la culture, la revue, qui exista de 1990 à 2002, faisait suite au « Groupe des dix ». Voir Brigitte Chamak, *Le Groupe des Dix*, Paris, Éd. du Rocher, 1997.

6. Lettre d'André Gorz à Françoise Gollain, 19 septembre 2006 (IMEC). Les références marquées IMEC proviennent du Fonds André Gorz de L'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Abbaye d'Ardenne, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe) que nous remercions pour son autorisation de reproduction des textes. Gorz se référait à Jean-Pierre Dupuy, *The Mechanization of the Mind : On the Origins of Cognitive Science*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

n'est pas lui. C'est depuis son ancrage dans une philosophie du sujet, l'humanisme existentialiste, et donc en héritier des Lumières, qu'il pense la question écologique. Sa critique du refoulement du sujet sensible propre à la tradition cartésienne en général, que prolonge et exacerbe le structuralisme, fait partie aussi de sa réflexion écologiste.

Alors que croît la prise de conscience de l'urgence écologique à l'ère de l'Anthropocène, émerge le désir de refonder ou d'interroger l'humanisme en relativisant la distinction ontologique entre humains et non-humains, de (re)sacraliser la Nature ou la Terre. Gorz défendait en revanche la thèse de l'exception humaine, dans une distance théorique extrême par rapport aux éthiques environnementales et aux philosophies de l'écocentrisme telles que celle d'Arne Naess, qu'il ne connaissait d'ailleurs pas. À Aldo Leopold, mettant en exergue l'appartenance de l'espèce humaine à une communauté biotique, Gorz aurait objecté que, par rapport au reste des êtres vivants, les humains se distinguent par leur non-naturalité : définis par l'intentionnalité de leur conscience, selon Sartre, leur existence même s'actualise comme projet⁷. Tandis qu'il défendait le vivant dans sa spécificité, Gorz le sartrien tenait la liberté pour la valeur suprême. Bien que le dualisme moderne entre nature et culture ait constitué l'arrière-fond idéologique à la destruction de la nature, il s'est

7. Y compris à travers l'écriture ou d'autres formes d'engagement dans le monde. Voir la citation ci-après, p. 41.

par conséquent toujours refusé à l'abandon de l'idéal émancipateur de la modernité.

Une écologie à même le corps

Cet anthropocentrisme assumé s'est manifesté par une forte relativisation de la détermination par la nature. Elle constitue bien le destin biologique de l'homme, mais celui-ci est toujours déjà médiatisé par notre culture. Cela n'implique néanmoins ni dualisme corps-esprit, ni rupture absolue humains-nature. Ce fait appelle donc une évaluation en nuances de l'écologie gorzienne ; car si le disciple de Sartre est spontanément antinaturaliste, il rencontrera chez deux autres auteurs de la tradition phénoménologique une réflexion sur le vivant absente de la pensée de son maître.

Bien qu'il se soit opposé à tout naturalisme mystique en raison du risque d'antihumanisme qu'il porte, Gorz reconnaissait l'existence d'un donné naturel lorsqu'il distinguait la « nature extérieure » de notre « nature intérieure », source *corporelle* de notre sensibilité et de notre vécu. Cette dimension clé, il la rencontrait chez Maurice Merleau-Ponty pour qui le corps est le lieu de la subjectivité et, plus encore, chez Edmund Husserl dont le concept de « monde vécu » (*Lebenswelt*) renvoie à une réalité sensible « connue » originairement par nos sens et faite de pratiques familières et de normes perçues comme naturelles ; Gorz y discernait une parenté avec la « culture du quotidien » de son ami Illich, entendu

comme ce qui nous permet de faire *sens* du monde. Il était d'ailleurs convaincu, comme son autre ami Herbert Marcuse, que l'irréductibilité de l'existence sensible constitue un lieu de résistance à l'ordre aliénant de la culture. Plus que les données objectives, la qualité de l'expérience subjective permet de juger de la justesse de nos choix fondamentaux.

Nous devons donc conclure que l'écologie véritable, qui actualise l'exigence éthique d'émancipation du sujet, est ancrée *à la fois* dans notre corporéité et sensibilité naturelle, et dans notre propension à l'autonomie – qui n'est qu'un autre nom pour le concept sartrien de liberté. Bref : la liberté humaine ne saurait s'affranchir de la nature.

L'écologie, un mouvement culturel

La nécessité de la préservation des écosystèmes est ainsi rapportée non à une valeur intrinsèque attribuée à la nature mais à l'*expérience* subjective. André Gorz ne traite pas de la nature à l'état sauvage : il n'y a de monde – et donc de nature – que pour une conscience incarnée. Cette nature perçue par les humains est *monde vécu/milieu de vie*.

Dans un texte décisif de 1992⁸, Gorz choisit, entre toutes les acceptions de l'écologie, de mettre l'accent sur ce qu'il percevait comme les motivations originelles du mouvement

8. Voir ci-après, « L'écologie, entre expertocratie et autolimitation », p. 115 sq.

écologiste, à savoir la défense de ce monde vécu, progressivement confisqué par les experts ; sa technicisation, quantification et marchandisation faisant reculer les possibilités d'autodétermination des individus et des groupes.

L'anthropocentrisme auquel il souscrit confère aux humains seuls un statut et des obligations morales. Non entièrement insérés dans l'ordre naturel, leur capacité à la réflexivité et à agir de manière éthique leur confère une responsabilité ; en l'occurrence, celle de s'interdire d'outrepasser les capacités d'autorégénération des écosystèmes. L'interrogation morale fondamentale, « puis-je vouloir ce que je fais ? », me permet d'assumer mes actions et nourrit potentiellement un processus démocratique.

En vertu de la distinction, structurante dans son œuvre, entre matérialité et moralité, André Gorz a soutenu qu'un mouvement radical d'émancipation sociale ne doit pas être fondé prioritairement sur une *nécessité* matérielle mais sur l'exigence éthique d'émancipation du sujet et une aspiration fondamentalement démocratique. Autrement dit, la politique ne peut reposer entièrement sur la science. Cette position dans le champ de l'écologie est en cohérence avec le refus de l'hétérodétermination scientiste que Gorz avait déjà adopté au sein du marxisme, et qui le plaçait dans la proximité des marxismes hétérodoxes du *xx^e* siècle. À partir de cette prémisse, il perçoit très tôt le risque d'une instrumentalisation de l'écologie scientifique au service d'une gestion bureaucratique ou autoritaire de l'impératif écologique. Il s'inscrivait là dans une tradition

antitechnocratique, inaugurée notamment dans les années 1930 par le personnalisme de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, bien qu'il n'ait, à notre connaissance, jamais échangé avec eux et ne semble pas avoir lu l'œuvre du premier.

C'est dire que la simple prise en compte des contraintes écologiques ne garantit aucune issue émancipatrice. En revanche, « en partant de la critique du capitalisme, on arrive inmanquablement à l'écologie politique qui, avec son indispensable théorie critique des besoins, conduit en retour à approfondir et à radicaliser encore la critique du capitalisme. [...] L'écologie n'a toute sa charge critique et éthique que si les dévastations de la Terre, la destruction des bases naturelles de la vie sont comprises comme les conséquences d'un mode de production⁹ », en l'occurrence le capitalisme.

L'écocosialisme contre l'impératif systémique de la croissance

Une écologie anticapitaliste

Devançant la collapsologie, qui n'est que l'une des expressions récentes du catastrophisme consubstantiel à l'écologie politique depuis les années 1960¹⁰, Gorz a annoncé dès 1972

9. André Gorz, « L'écologie politique, une éthique de la libération » (entretien avec Marc Robert), in *Écologica*, Paris, Galilée, 2008, p. 15.

10. Voir Luc Semal, *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, Paris, PUF, 2019 ; Céline Plessis (dir.), *Survivre et vivre. Critique de la science, naissance de l'écologie*, Montreuil, L'Échappée, 2014.

– dans la citation placée en exergue de cet ouvrage – que, plus la remise en question de nos modes de production et de consommation tardera, « plus l’effondrement de cette civilisation [industrielle] sera brutal et irréparable la catastrophe planétaire qu’elle prépare ». Il s’est enthousiasmé pour le message « profondément subversif » du rapport au Club de Rome d’une incompatibilité fondamentale entre la croissance capitaliste et la survie de l’humanité. Mais très vite¹¹, il a produit une triple mise en garde contre la lecture qui a été parfois faite de ce rapport à sensation intitulé *Halte à la croissance ?* : tout d’abord, contre le mythe d’un capitalisme sans croissance ; en deuxième lieu, contre l’irréalisme de ce qu’on nommerait aujourd’hui une « transition écologique » qui fasse l’économie d’une remise en cause du système ; enfin, contre le tournant, qu’il anticipe, vers une économie des services signant l’extension de la marchandisation à des domaines nouveaux, « immatériels » (médecine, éducation, culture, etc.).

Figure de proue d’une nouvelle gauche antiproductiviste émergeant dans les années 1970, André Gorz alias Michel Bosquet appela à faire le choix collectif d’une « décroissance productive » qu’il nommait « socialisme postindustriel ». Il s’agissait de rompre avec l’impératif de l’accumulation qui a érodé la norme du « suffisant », caractéristique des sociétés précapitalistes. Gorz compte donc au rang des pères

11. Voir par exemple ci-après, « Écologie et capitalisme », p. 213 sq.

du mouvement actuel pour la décroissance. Il citait d'ailleurs élogieusement les travaux de l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen, bien avant que celui-ci ne devienne l'une des références de ce mouvement.

Cependant, il se singularise des écologistes par la place centrale qu'il a accordée à l'analyse marxienne et marxiste tout au long de son œuvre¹². Aussi a-t-il entretenu des échanges avec des auteurs marxistes de différents courants¹³ et a-t-il vivement souhaité une convergence entre Marx et la décroissance¹⁴. Il figure ainsi comme l'un des penseurs de référence de l'écosocialisme qui s'attachent à théoriser les deux contradictions du capitalisme : capital/travail ; capital/nature. Il a, à ce titre, souscrit aux vues de Barry Commoner¹⁵ sur le conflit fondamental entre principe de maximisation-illimitation inhérent au capitalisme et soutenabilité écologique. Pour le dire avec des mots d'aujourd'hui, Gorz aurait affirmé que l'Anthropocène n'est autre qu'un Capitalocène¹⁶.

La mise en évidence par les scientifiques des limites physiques à la dynamique d'accumulation du capital est,

12. Voir Françoise Gollain, *André Gorz, une philosophie de l'émancipation*, Paris, L'Harmattan, 2018.

13. Voir Willy Gianinazzi, *André Gorz. Une vie*, Paris, La Découverte, 2019 (2016).

14. Voir ci-après, p. 73 sq. Voir aussi son article paru en 2007 dans le n° 2 d'*Entropia*, revue de la décroissance : André Gorz, « Crise mondiale, décroissance et sortie du capitalisme », in *Écologica*, *op. cit.*, p. 107-122.

15. Barry Commoner, *L'Encerclement*, Paris, Éd. du Seuil, 1972 (1^{re} éd. en anglais, 1971).

16. Armel Campagne, *Le Capitalocène*, Paris, Éd. Divergences, 2017.

pour Gorz, précieuse dans la perspective d'une transformation sociale puisqu'elle met une nouvelle limite à l'accroissement du capital. Face aux marxistes orthodoxes, il a fait valoir la nécessité d'une critique des « forces productives » et s'est livré à une analyse détaillée des mécanismes par lesquels la production peut en réalité se révéler « destructive ».

La critique des besoins

Dès 1959, avec son livre *La Morale de l'histoire*¹⁷, et encore cinq ans plus tard avec son ouvrage *Stratégie ouvrière et néocapitalisme*¹⁸, Gorz a tenté d'esquisser un modèle de consommation différent du modèle « opulent » reposant sur la consommation à outrance de marchandises. Une consommation que Gorz nomme « distinctive¹⁹ » soumise à l'idéologie du rattrapage et du toujours plus qui appauvrit notre relation au monde. Cette dynamique infinie des besoins, résultant de la nécessité systémique pour le capitalisme de croître, entraîne la subordination de la nature et des humains aux impératifs de la production, uniformisant les valeurs et les modes de vie.

17. André Gorz, *La Morale de l'histoire*, Paris, Éd. du Seuil, 1959.

18. André Gorz, *Stratégie ouvrière et néocapitalisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1964.

19. Voir ci-après, p. 197 sq.

Dans les années 1970, où il a recueilli dans *Écologie et politique*²⁰ ses articles écrits principalement pour le magazine écologiste *Le Sauvage* et a publié son manifeste *Écologie et liberté*²¹, il affina son analyse de la concomitance du gaspillage, de la production de raretés artificielles, de la marchandisation du gratuit et de la destruction pure et simple de la nature. Ces tares dénotent l'incapacité des économies dites « développées » à satisfaire efficacement et véritablement les besoins collectifs, manifestant ce qu'Illich nommait des « contre-productivités ».

Dans une convergence forte avec Illich durant toute cette période, il s'appuie sur une définition de la pauvreté – toujours relative aux normes d'une société donnée – pour déconstruire la fonction de la revendication d'égalité – traditionnelle à gauche – et le mythe de la croissance comme condition de justice sociale, qui repose précisément sur l'idéologie du rat-trapage. Sa revendication d'une société d'« équité sans croissance²² » exprime ce double souci de justice et de sobriété.

Tout en pointant le rôle de la publicité, il insiste sur le fait que la dépossession des besoins a partie liée avec l'aliénation du salariat par laquelle le sens et le contenu propres à toute activité se trouvent refoulés pour être remplacés par un « dédommagement » monétaire. Ce qui conduit Gorz à

20. André Gorz/Michel Bosquet, *Écologie et politique*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points », 1978 (1975).

21. Michel Bosquet, *Écologie et liberté*, Paris, Galilée, 1977.

22. Voir ci-après, p. 191.

définir le travail – salarié, hétéronome – comme une prestation dépouillée de toute finalité autonome que les travailleurs vendent comme une marchandise.

Les moyens de l'autonomie

Autrement dit, la figure historique du travailleur-consommateur résulte d'une dépossession par subordination aux impératifs de la production comme moyen d'accumulation du capital, qui est source de destruction de la nature et constitue une entrave à l'autonomie des individus ; d'où l'exhortation gorzienne qui a fait sens pour la génération rebelle de mai 1968 : vivre mieux mais autrement en travaillant *moins* et consommant *moins* ! Comme pour Illich, l'autolimitation, que Gorz inscrit comme souci fondamental de l'écologie politique, représente en effet une composante intrinsèque de l'autonomie.

Dans les années 1970, la liberté opposée à l'aliénation – problématique philosophique du marxisme existentialiste d'après-guerre – a été reformulée dans les termes d'une dichotomie hétéronomie-autonomie. Rejetant aussi bien le socialisme autoritaire que le capitalisme, Gorz souscrivit à la visée d'Illich d'un équilibre entre production hétéronome et autonomie des communautés de base. Il inclina vers une version libertaire ou autogestionnaire du socialisme.

Alors qu'il définissait philosophiquement l'autonomie comme une exigence *éthique*, celle d'une compréhension et

d'une maîtrise de nos actes, la possibilité d'« en voir le bout », on serait par ailleurs tenté de rapprocher sa démarche de celle de l'éthique de la responsabilité de Hans Jonas²³. Pourtant, outre le fait que ce dernier envisageait une problématique « tyrannie bienveillante²⁴ » pour prévenir la catastrophe écologique, le projet gorzien d'autonomie dépasse l'option de la frugalité individuelle choisie librement, comme il le précisa à l'occasion de ses retours sur son engagement écologiste que nous publions dans la partie introductive : restaurer une notion du « suffisant » implique un *projet politique* et un *combat collectif*²⁵. Plus précisément, l'enjeu de la défense du monde vécu pour les individus mobilisés est « le droit de choisir leur façon de vivre ensemble, de produire et de consommer²⁶ ».

Le combat contre la technoscience

Dynamiques sociales et technologiques

La technoscience est au centre de la critique écologiste gorzienne, précisément en ce qu'elle participe à la destruction

23. Hans Jonas, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1998 (1^{re} éd. en allemand, 1979).

24. *Ibid.*, p. 262.

25. Ci-après, p. 48.

26. Ci-après, p. 46.

de l'aptitude à l'autonomie. Très marqué par Illich, Gorz a dénoncé le gigantisme et la centralisation des technologies contemporaines et a appelé à la politisation et à la démocratisation des choix en la matière. Le nucléaire illustre excellemment sa thèse : par le biais de choix techniques sont imposés de véritables choix de société. Tandis que le combat sur ce front mobilise généralement des arguments en termes de risques environnementaux et humains, dans les nombreux articles qu'il lui a consacrés, Gorz mit en exergue ses implications sociétales et notamment les risques qu'il fait peser sur la démocratie. Lorsqu'il s'adressait, en journaliste, au grand public, il s'attachait à déconstruire et délégitimer le fonctionnement de la soi-disant « expertise scientifique ».

Là encore cependant, un éclaircissement s'impose : Gorz était personnellement friand d'informations scientifiques et il était hors de question pour lui de rejeter la science et la technique *en soi*²⁷. Il livre une critique historique de la technique, par opposition à la thèse selon laquelle la dynamique automatisée de la technique serait *en dernière instance* responsable des dévastations de la modernité, comme le postulait Ellul. Aucun déterminisme technologique exclusif n'a jamais existé : sa nature et son évolution *reflètent* et, en même temps, *déterminent* les autres dimensions du social : institutions

27. Il précisa sa pensée sur ce point dans les années 1990 en référence à la thèse de son ami le philosophe Dominique Bourg : la vocation de l'homme est l'artifice dont relèvent les objets techniques. Dominique Bourg, *L'Homme artifice*, Paris, PUF, 1996.

étatiques, rapports de pouvoir, organisation de la production et notamment la division du travail. Ceci explique qu'il ait pu soutenir, d'un côté, qu'une société émancipée nécessite des technologies différentes ou, en termes illichien, de *nouveaux* « outils » à même d'enrichir et de libérer la vie des individus, et, d'un autre côté, que les outils peuvent être *développés* comme instruments de contrôle technocratique.

En rupture avec le but du mouvement ouvrier qui est de s'approprier les techniques et les moyens de production sans avoir besoin de les changer, les textes gorziens des années 1970²⁸ en revendiquent la *subversion* parce qu'ils participent de la double et indissociable domination des humains sur d'autres et sur la nature. Contrairement à la neutralité que leur suppose la tradition marxiste, leur matérialité façonne le prolétariat censé renverser le capitalisme. Il s'ensuit, comme il l'écrit en 1980 dans ses déroutants *Adieux au prolétariat*, que la classe prolétarienne, traditionnellement sujette aux projections du mouvement ouvrier, fonctionne comme un simple « décalque du capital²⁹ ». Influencé par ses discussions avec Marcuse ainsi que par les mouvements de refus du travail en Italie et en France à cette époque, il reporta ses espoirs sur ceux qui contestent le salariat parce qu'il produit des

28. André Gorz (dir.), *Critique de la division du travail*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points », 1973. Pour l'aboutissement d'une décennie de réflexion gorzienne sur la question, voir ci-après, « Technologie et logiques sociales de dépossession » p. 257 sq.

29. André Gorz, *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points », 1981 (1980), p. 54.

producteurs-consommateurs hétérodéterminés ; ou, comme il le résuma en des termes nouveaux en 2005, sur les travailleurs « qui savent qu'ils sont des producteurs de richesses et ne veulent plus être des producteurs de valeur ; qui ne veulent plus vendre leur force de travail, mais en disposer pour la création de richesse sociale³⁰ ».

La mégamachine

Gorz a avancé que la naissance de la technoscience et l'industrialisation sont inséparables du développement de la division du travail, requis pour des raisons non pas d'abord d'efficacité économique mais de domination. La spécialisation fonctionnelle croissante associée à la multiplicité des dispositifs techno-scientifiques que cette division supposait a séparé le travailleur de son produit et de son travail parce qu'elle a érodé ses savoir-faire et sa maîtrise des processus. En raison de « l'appropriation du travail vivant par le travail matérialisé » dans les dispositifs technologiques, le travailleur individuel n'est « plus qu'un accessoire vivant de cette machinerie », écrivait Marx.

Sur ce sujet, Gorz a emprunté à Lewis Mumford le terme de « mégamachine », qui désigne une structure sociale résultant d'une cristallisation de technoscience et

30. André Gorz, *Penser l'avenir. Entretien avec François Noudelmann*, Paris, La Découverte, 2019, p. 57.

de domination politique faisant obstacle au développement individuel et à la coopération choisie qu'ils souhaitaient tous deux. La complexité des techniques et des savoirs mis en jeu dans la « mégamachine industrielle » a eu un effet massif très concret qu'il synthétise ainsi : « Il n'existe aujourd'hui presque aucun domaine dans lequel les gens produisent ce qu'ils consomment et consomment ce qu'ils produisent³¹ », ce qui fait obstacle à l'autolimitation, à une définition concertée des besoins et de la manière de les satisfaire. Autrement dit, « la destruction de l'aptitude à l'autonomie est une condition de la domination des individus en tant que consommateurs et en tant que producteurs, et de la séparation de leurs intérêts de consommateurs et de producteurs³² ». Nous y reviendrons.

Si Gorz a fondé, dans les années 2000, son utopie communiste sur le modèle d'une coopération choisie des dissidents du numérique qui s'approprient la technologie Internet *pour leurs propres fins*, c'est bien contre cette dystopie d'une « société-machine » à dimension totalitaire qu'il s'est élevé tout au long de son œuvre.

Le concept sartrien de « pratico-inerte » lui en avait fourni l'étayage philosophique initial dans les années 1960 : les individus qui, en poursuivant leurs objectifs singuliers, interagissent les uns avec les autres engendrent des processus

31. Ci-après, p. 261.

32. Ci-après, p. 272.

socio-économiques et historiques collectifs qui sont différents et souvent contraires à ceux escomptés ; il s'agit d'une « contre-finalité ». Autrement dit, la réalité sociale résulte d'un faisceau d'actes individuels non coordonnés inscrits dans la matérialité du monde.

Cette aliénation, Gorz la retrouve théorisée dans *L'Idéologie allemande* : les individus produisent ensemble un monde qui n'est cependant la fin d'aucun d'entre eux – et demeure ainsi une « puissance étrangère » (Marx) – en raison de leur séparation due à la division du travail. Celle-ci fait que *leur coopération n'est pas volontaire* car elle résulte de l'instrumentalisation de la science et de la technique par la logique du capital. C'est la raison pour laquelle son projet politique (et philosophique) fondamental, qui s'énoncera dans sa configuration la plus radicale dans ses dernières années, est de faire dépérir les rapports marchands et d'avancer vers une société où priment des formes de coopération volontaire non marchande, seules garantes de l'autonomie.

Défense du vivant contre le futur machinique du monde

À la fin de sa vie, sa « technocritique » s'inspire plus explicitement encore de l'approche phénoménologique. Est dénoncée la conception purement informationnelle, portée par les sciences cognitives, d'une subjectivité dépouillée de son intériorité qui débouche sur le posthumanisme et le transhumanisme. La prééminence accordée au paradigme

machinique, sous la figure de la machine artificielle, est solidaire de l'expulsion et de la disqualification du vivant (et par conséquent du sujet humain) capable d'autodétermination, par cette science des ingénieurs « porteuse de mort » qui, convaincue de son imperfection, vise à en détruire la richesse. Plane la menace d'une disqualification de l'humanité, cette « obsolescence de l'homme³³ » stigmatisée par Günther Anders, chez qui Gorz reconnaissait son propre engagement contre la désincarnation et l'abstraction cultivées par les technosciences. Sa référence aux écrits technocritiques du controversé Theodore Kaczynski trahit d'ailleurs sa terreur d'une unification en cours des « machineries du capital » en une « machine totalitaire »³⁴. Car la technoscience et le capital partagent un même fantasme d'illimitation. Par leur collusion, « les appareils mégatechnologiques, censés maîtriser la nature et la soumettre au pouvoir des hommes, assujettissent les hommes aux instruments de ce pouvoir. Le sujet, ce sont eux : cette mégamachine technico-scientifique qui a aboli la nature pour la dominer et qui contraint l'humanité à se mettre au service de cette domination³⁵ ».

Gorz est convaincu que le projet des pionniers actuels de l'intelligence artificielle est de substituer une « intelligence » sans corps à l'intelligibilité sensible propre à l'individu. Notre

33. Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, I, Paris, Éd. de l'Encyclopédie des nuisances, 2002, II, Paris, Éd. Fario, 2012 (1956).

34. Voir ci-après, p. 79.

35. A. Gorz, *L'Immatériel*, *op. cit.*, p. 110.

rapport originaire au monde est en effet le savoir précognitif qui donne sens au monde ; celui-ci constitue « le sol de nos certitudes », avançait Husserl, qui dénonçait l'autonomisation de la connaissance par rapport à l'expérience vécue via la mathématisation du monde, et fournit de nouveau l'inspiration première de cette critique.

La distinction entre connaissances (formelles) et savoirs (vivants) sous-tend cette argumentation. Les premières sont des informations calculables et formalisées, stockables et valorisables, y compris par brevetage ; elles constituent un moyen de production abstrait de son substrat vivant mais support de la production de valeur pour le capital, à l'instar du travail mort cristallisé dans les machines, théorisé par Marx. Ces « connaissances mortes » produites industriellement tendent à se substituer aux savoirs vivants et vécus enchâssés dans la culture du quotidien.

L'un des enjeux fondamentaux de l'écologie politique est, par conséquent, la préservation d'un monde *humain* par l'articulation d'un autre projet de civilisation contre une barbarie écotecnocratique qui prétend substituer des « hétérotechniques » à l'autoproduction de soi. Le positionnement philosophique, l'engagement politique et l'approche de la technique adoptés par André Gorz sont inséparables. Ils sont illustrés par les textes de la seconde à la quatrième partie du volume. La critique radicale du travail fait l'objet de la cinquième partie. Cette dernière regroupe des écrits

formant sa contribution bien connue, mais pas toujours bien comprise, à une pensée écologique critique.

L'exode de la société du travail et de la marchandise. Vers l'autonomie dans la coopération

Métamorphoses du travail

La critique radicale du travail développée par Gorz ne fait sens que si l'on comprend qu'elle repose sur une distinction fondamentale, qui a émergé de manière diffuse et s'est consolidée avec le temps, entre le travail *salarié* né avec le capitalisme (nommé « travail-emploi » dans ses derniers écrits) et le travail au sens anthropologique, ces activités que l'on fait dans leur diversité historique et spatiale.

À travers ses ouvrages de la décennie 1980 – les synthétiques *Chemins du paradis* et les touffues *Métamorphoses du travail, quête du sens*³⁶ –, Gorz soutient que l'évolution technologique rend impossible une réappropriation du travail (salarié, hétéronome) pour les raisons invoquées plus haut. Il insiste également sur le fait que son volume total est en forte diminution structurelle en raison des gains de productivité énormes liés aux développements de l'informatique. Cette analyse le

36. André Gorz, *Les Chemins du paradis. L'agonie du capital*, Paris, Galilée, 1983 ; id., *Métamorphoses du travail, quête du sens. Critique de la raison économique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004 (1988).

conduit tout d'abord à dénoncer comme irrationnelles du point de vue de l'épanouissement des individus les politiques de création d'emplois visant à orienter les gains de productivité vers plus de croissance ; notamment dans les services à la personne dont profite une partie des femmes libérées des tâches domestiques mais au prix de l'oppression et de l'exploitation renforcées d'un néo-prolétariat du tertiaire, victime de la précarisation qui s'installe à l'époque et qui a toujours cours. Ceci correspond à une pénétration de la rationalité économique dans des pans d'activités relationnelles qui formaient jusque-là la texture même de l'existence. Gorz entre alors en débat avec les féministes en soutenant que l'égalité avec les hommes par l'accès des femmes à l'emploi est une « commune aliénation salariale » et que l'émancipation des femmes doit s'inscrire dans un combat plus large pour la réduction du temps de travail salarié avec un partage égal entre femmes et hommes et, à terme, le dépassement de la société salariale et marchande.

Les conséquences de la révolution informationnelle sur les mutations du travail, qu'il a scrutées dès la fin des années 1970, l'amènent à défendre la thèse du passage à un « capitalisme cognitif³⁷ » qu'il soutient maintenant dans son livre de 1997, *Misères du présent, richesse du possible*³⁸. Nous

37. Développée par le courant du même nom. Gorz a notamment souligné ses convergences et ses différences avec les théoriciens du capitalisme cognitif, comme Antonio Negri et, plus proches de lui, Carlo Vercellone et Antonella Corsani.

38. André Gorz, *Misères du présent, richesse du possible*, Paris, Galilée, 1997.

vivons une époque où l'application des compétences sociales et émotionnelles joue un rôle de plus en plus prépondérant dans *la production de valeur* au détriment de la composante matérielle de la production. En effet, la productivité des entreprises dépend en grande mesure de ce travail « immatériel », c'est-à-dire des capacités de coopération, de communication, d'auto-organisation de leurs membres, de leur capacité de « se produire comme activité vivante ». La soumission au capital du travail vivant s'élargit à la « production de soi » ; celle-ci perd son autonomie et, en se « valorisant » sur le marché du travail, devient « entreprise de soi », le dernier avatar de la domination du travail.

Or, nos aptitudes les plus personnelles qui relèvent de « la culture autoproduite dans les activités et interactions quotidiennes dans lesquelles les individus se socialisent, s'éduquent et se produisent³⁹ » font partie des richesses véritables, non échangeables et douées de pouvoir d'auto(ré)génération, que Gorz nomme « premières » ou « intrinsèques ». Ces dernières comprennent également la nature (la terre, les semences, le patrimoine génétique, etc.). Toutes deux – nature et culture – sont la condition de la vie et participent d'une « non-économie » car elles sont susceptibles d'être mises en commun. Elles conduisent potentiellement à une économie de la gratuité. Il s'agit de communs anciens ou nouveaux qui sont ainsi captés et exploités, ou détruits et remplacés par des

39. Ci-après, p. 349.

substituts marchands réalisant une extension du règne de la marchandise, c'est-à-dire du calculable et du vénal.

Intimement liée au divorce entre « connaissances » et « savoirs vécus », l'écologie politique gorzienne est ainsi fondée sur la contradiction entre valeur et richesse, inscrite dans la trame thématique inaugurée par la dichotomie hétéronomie-autonomie. Dans ses dernières dix années, Gorz rompra cependant avec ce schéma dual pour une conception plus utopique où la sortie du capitalisme ne suppose rien moins que l'élimination de l'hétéronomie hégémonique du travail et des impératifs marchands. Comme nous le montrerons plus loin, le numérique est la clé de voûte de cette révolution.

Avatars du revenu garanti

En 1983, dans *Les Chemins du paradis*, Gorz expose un triptyque de mesures *indissociables* pour lesquelles il s'est fait largement connaître : 1) réduire de manière drastique la durée du travail afin de le redistribuer ; 2) découpler le temps de travail du revenu par l'attribution d'un revenu social garanti ; 3) miner la « centralité » du travail-emploi en multipliant les espaces d'autonomie, dans lesquels le temps est véritablement libéré – et pas seulement libre – car employé à des activités productives hors impératif marchand.

Bien que la contribution de Gorz au débat français des années 1980-1990 sur la réduction du temps travail ait été essentielle, le revenu social garanti deviendra saillant dans

sa réflexion. Celle-ci ne cessera d'ailleurs d'évoluer et restera finalement inaboutie, comme nous voudrions le rappeler brièvement.

À mesure que décline la quantité de travail nécessaire à la production, le pouvoir d'achat distribué peut de moins en moins être le salaire d'un travail. Fort de cette conviction, Gorz préconise d'abord un revenu social garanti conditionné à l'accomplissement d'un certain nombre d'heures de travail au cours de la vie. Continuant à prendre en compte la mutation postfordiste, à partir de 1996 et dans *Misères du présent, richesse du possible*, il souscrit à l'idée de l'« allocation universelle » ou « revenu d'existence ». Dans un contexte de précarité croissante, il s'agit désormais d'octroyer un revenu de base *suffisant et inconditionnel*, c'est-à-dire continu et découplé du travail salarié et subordonné car, nous l'avons vu, dans l'économie de la connaissance les ressorts de la productivité résident largement dans un « travail » de production de soi qu'on ne peut mesurer.

Découvrant à partir de 2003-2004 le courant marxiste dit de « la critique de la valeur⁴⁰ », il franchit un pas supplémentaire dans sa théorisation socio-économique de la crise systémique en cours : l'abaissement sans précédent des coûts de production unitaires, grâce aux économies de travail permises par les technologies de l'information, se

40. André Gorz a loué les travaux de Moishe Postone et, plus encore, de Robert Kurz. Ils ont fortement influencé ses dernières analyses.

traduit par *une diminution proportionnelle de leur valeur marchande*. En effet, la théorie marxienne pointe une aporie constitutive du capitalisme : la valeur ajoutée n'est tirée que de l'exploitation du travail vivant, alors que celui-ci est de moins en moins sollicité. L'investissement dans les activités productives n'est en conséquence plus assez rentable et explique la montée en flèche des placements financiers qui alimentent dangereusement les bulles spéculatives. Étant donné le risque d'effondrement de l'économie mondiale attaché à ce capital purement virtuel, fictif, cette financiarisation signait pour Gorz la *crise* du capital en ce que le système se heurte à ses propres contradictions ou « limites internes ».

Une création monétaire *ex nihilo* devrait plutôt s'opérer à travers un revenu social garanti compris comme une *distribution* inconditionnelle de pouvoir d'achat, sous forme d'une « monnaie de consommation », suivant le modèle de Jacques Duboin. En mettant l'accent sur le fait que le revenu social garanti ainsi conçu ne peut donc logiquement résulter d'un transfert de revenus de la sphère monétaire de l'économie marchande – *redistribution* par l'État du fruit d'un prélèvement fiscal en provenance soit du travail soit des profits, productifs ou spéculatifs –, en utopiste, Gorz se démarque des préconisations de redistribution des richesses avancées couramment dans les milieux de la gauche et de l'écologie politique. Confrontée dès lors au défi théorique de concevoir précisément l'origine et la forme d'un revenu qui se situerait

« au-delà de l'argent », la pensée de Gorz durant les dernières années de sa vie (2004-2007) se caractérise par plusieurs incertitudes et interrogations non résolues. L'une des plus significatives porte sur les rapports que ce revenu social garanti entretient avec la troisième mesure du triptyque que nous avons évoqué. Il est essentiel de noter qu'elle constitue l'*objectif dernier* tandis que les deux premières n'en sont que les *moyens* : l'autodétermination dans les activités productives qu'elle postule représente la condition *sine qua non* de l'avènement, à terme, d'une société postcapitaliste et non productiviste.

Le communisme numérique ou l'unité retrouvée
du producteur et du consommateur

Si, dans ces dernières années, André Gorz souhaite assumer la radicalité implicite du modèle de Duboin en le couplant avec l'élimination de « la division capitaliste du travail, [de] la division entre consommateurs et producteurs, [des] rapports sociaux marchands d'achat et de vente⁴¹ », c'est qu'il est convaincu que « l'autoproduction hors marché, c'est-à-dire l'unification du sujet de la production et du sujet de la consommation, offre seule une issue pour échapper à cette détermination par le capital du contenu des besoins et du mode de leur satisfaction⁴² ».

41. Ci-après, p. 356.

42. Ci-après, p. 370.

On l'a vu, affronter le capitalisme sur le terrain même de la production exige cependant des outils appropriés.

Gorz a toujours mis en exergue l'ambivalence du numérique : outil de captation des données à des fins de centralisation et de surveillance exercées par les appareils de pouvoir (« hétérotechnique » par excellence) ou, à l'inverse, support potentiel d'une organisation productive horizontale et autodéterminée, matrice matérielle de l'autonomie. Il porte finalement un regard optimiste sur les *usages subversifs* des outils numériques émergents (logiciels libres, imprimantes 3D) parce que, contrairement à ceux de la mégamachine industrielle, ils lui semblent justement de nature à satisfaire cette exigence fondamentale qui traverse ses écrits, celle d'une société libérée où le salariat a bien été aboli et où les « producteurs associés » (Marx) maîtrisent leurs outils et leur production et, par implication, leur consommation.

Tandis que ces thèses inspirent les alternatives et l'expérimentation sociale qui, à son sens, constituent la véritable écologie politique, elles sont explicitement *utopiques* et *anti-capitalistes* : faire échec, sans retour primitiviste à des économies et communautés reposant sur l'autosubsistance, à la monopolisation des moyens de production et de l'offre de consommation grâce à une réappropriation de ces moyens *à l'échelle locale comme planétaire* par l'interconnexion de réseaux d'autoproduction *high-tech*, ce qui permettrait d'optimiser les ressources naturelles et l'énergie humaine. Gorz reprend ici à son compte l'utopie de coopératives

communales du penseur du municipalisme libertaire, Murray Bookchin (étonnamment, il n'existe aucune trace de contact direct entre ces deux penseurs, si proches, malgré l'abandon de la référence marxiste pour le second).

Dans les derniers textes plus anarchisants qui conjuguent le Marx critique du fétichisme de l'argent, de la marchandise et du travail avec les valeurs anarcho-communistes des « dissidents du numérique », il exprime, conformément à l'exigence cardinale du courant de la critique de la valeur, la nécessité de délivrer les richesses produites de leur « forme marchandise » ou « forme valeur », et de leur distribution comme résultat de la vente de soi, et par là, de libérer le travail (au sens anthropologique) de « la tyrannie de l'emploi » afin de s'orienter vers une (anti)économie de la gratuité. Cette perspective utopique amène par conséquent Gorz à dépasser l'écosocialisme, qui caractérise sa pensée depuis les années 1970 et qu'il revendique explicitement dans son recueil *Capitalisme, socialisme, écologie*⁴³, et à défendre la vision d'un communisme de l'abondance frugale.

Retiré dans son village de l'Aube depuis vingt-trois ans et après avoir écrit en 2006 une émouvante *Lettre à D.* qui se voulait l'« Histoire d'un amour » partagé avec sa compagne Dorine depuis près de soixante ans, Gorz, âgé de 84 ans, se suicida avec son épouse le 22 septembre 2007. Il mit ainsi un terme à sa réflexion qu'il savait inachevée.

43. André Gorz, *Capitalisme, socialisme, écologie*, Paris, Galilée, 1991.

Imprimé avec des encres végétales sur du papier blanchi sans chlore,
recyclé à 100 % pour l'intérieur et à 80 % pour la couverture



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020. N° 145186 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE